

Son cœur, foncièrement bon, s'attendrissait facilement sur les peines d'autrui, et ne se bornait pas, d'ordinaire, à une banale commisération. Elle avait à la fois plus de largeur et plus de persévérance dans le bien que nombre de femmes sensibles, promptement lassées des œuvres entreprises dans une heure d'enthousiasme.

Sans bruit elle répandait ses bienfaits, plaçant des vieillards, soutenait des veuves et n'abandonnait jamais ceux qui avaient vu sa main se tendre une fois vers eux.

Au nombre de ses œuvres pies, elle ne dédaignait pas de faire le bonheur de ses amis, quand son âge, sa fortune ou son influence lui permettaient d'y travailler.

Plusieurs lui devaient une position, d'autres des conseils, quelques-uns un heureux mariage.

CLAIRE DE CHANDENEUX.

(La suite au prochain numéro.)

Le *Saturday Review* est d'avis que le Czar ne cédera pas aux injonctions que semblent lui faire les attentats répétés dont il a été l'objet :

Un Czar qui accepterait le régime parlementaire sous l'empire de la peur, ne serait plus un Czar ; toute réforme successive deviendrait impossible, si l'on acquiescait la certitude que la politique du monarque peut être altérée par des menaces de mort. Tout bien considéré, il n'est pas improbable que le Czar essaie de continuer sur le même pied, lors même qu'il serait sûr d'être tué, estimant qu'il est préférable de mourir que de s'avouer vaincu par la terreur. Il différerait aussi d'abdiquer, dans le cas où il serait dans l'intention de le faire, jusqu'à ce qu'il ait prouvé que son courage, bien que mis à une rude épreuve, ne l'a pas abandonné.

Le langage des feuilles catholiques allemandes fait supposer que l'accord entre le gouvernement allemand et le Saint-Siège ne se fera pas attendre longtemps. Voici, du moins, comment s'exprime la *Germania* qui, à l'occasion du deuxième anniversaire de l'avènement de Léon XIII, consacra son article de fond à la politique du Pape.

La Prusse, dit la feuille berlinoise, forme naturellement l'objet d'un soin spécial du Saint-Père qui, depuis son avènement, est en correspondance amicale avec notre auguste monarque. Pour le grand-duc de Bade, l'étoile de paix s'est déjà levée, et nous espérons que bientôt la paix elle-même fera son entrée dans la politique allemande. Sous ce rapport, les catholiques de Prusse ont pleine confiance dans le chef de l'Église, de même qu'ils comptent sur les sentiments généreux de leur empereur et roi. Espérons que la paix, la paix vraie et durable, nous sera donnée avant que nous fêtions le troisième anniversaire de l'avènement de Léon XIII.

AVIS POUR LES FÊTES.—Si vous voulez faire de jolies étrennes n'oubliez pas de faire une visite au magasin de Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, vous y trouverez un beau choix de catins et de jouets d'enfants de tous genres et de toutes espèces, au prix du gros, et un grand assortiment de marchandises de goûts :

CHAPEAUX, PLUMES, FLEURS ET RUBAN.

On y fait les robes et manteaux avec élégance et sans délais. Rappelez-vous Madame P. BENOIT, 824, rue Ste-Catherine, entre les rues Sanguinet et St-Denis.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? Si l'enfant est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WISLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Ses effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille. Exiger la véritable qui porte le fac-similé de CURTIS et PERKINS sur l'enveloppe extérieure. En vente chez tous les pharmaciens. 25 cents la bouteille. Se méfier des contrefaçons.

La Panacée Domestique de Brown

Est le tue-douleur le plus efficace du monde. Elle vivifiera infailliblement le sang, qu'elle soit employée à l'usage interne ou à l'usage externe, et soulagera plus sûrement tout mal chronique ou aigu que tout autre tue-douleur. Elle a deux fois autant de force qu'aucune autre préparation semblable. Elle guérit la douleur au côté, au dos ou aux intestins, le mal de gorge, les rhumatismes, les maux, et c'est le grand tue-douleur. LA PANACÉE DOMESTIQUE DE BROWN devrait être dans chaque famille. Une petite cuillerée de la Panacée dans un verre d'eau chaude (surpris si l'on veut), prise au moment de se coucher, fera disparaître un rhume. 25 cents la bouteille.

Les maladies

Des enfants, attribués à d'autres causes sont souvent occasionnés par les vers. Les PASTILLES VERMIFUGES DE BROWN ou pastilles contre les vers, ne peuvent faire aucun mal à l'enfant le plus délicat. Cette très-précieuse combinaison a été employée avec succès par les médecins, et reconnue absolument infaillible contre les vers et inoffensive pour les enfants. 25 cents la boîte.

L'INTELLIGENCE DES ANIMAUX

COMPARÉE A CELLE DE L'HOMME

On reproche aux animaux de n'agir que machinalement, de ne pas savoir changer d'eux-mêmes leurs procédés. Il est vrai que les mœurs des animaux domestiques sont le résultat de l'action humaine ; mais lorsque le Castor change, selon les circonstances, le lieu et la forme de son habitation, et de constructeur se fait mineur, peut-on lui refuser une certaine dose de liberté et d'initiative ? D'ailleurs, tout le monde sait que l'abeille peut, lorsque cela est nécessaire, modifier le plan de ses constructions et substituer aux cellules hexagonales des cavités pentagonales. Il est donc injuste de prétendre que l'animal ne peut pas changer sa manière d'être.

Mais, dit-on, l'homme seul a la raison, seul il est capable de faire un raisonnement. Ce qui est certain, c'est qu'il déraisonne souvent. Mais je demanderai ce que faisaient les renards cités par Montaigne, que les Thraces lançaient sur la glace pour savoir s'ils pouvaient ou non passer sans danger : ces animaux faisaient un pas avec précaution, penchaient la tête, puis rétrogradaient ou avançaient, selon qu'ils jugeaient au bruit plus ou moins lointain des eaux subaquates, que la glace avait ou n'avait pas assez d'épaisseur pour offrir une surface résistante.

Lorsque le chien, en suivant une piste, rencontre un carrefour, il s'arrête, hésite un instant entre les trois routes qui s'ouvrent devant lui, s'engage d'abord dans la première en flairant avec précaution, puis revenant sur ses pas, explore la seconde de la même manière, et alors, ayant reconnu que sa proie n'a pu passer ni par l'une ni par l'autre, et sachant pourtant qu'elle a dû passer quelque part, il s'élanche comme un trait dans la troisième route, guidé par un raisonnement qui le dispense d'une troisième exploration.

Cela est possible, répondent nos contradicteurs, mais l'animal ne se trompe jamais ; vous voyez donc bien qu'il n'agit pas librement et qu'il n'a pas d'initiative. Que les chasseurs interrogent leurs souvenirs, ils vous diront que le chien se trompe quelquefois, à la chasse, lorsqu'il a mal raisonné, et qu'alors ses attitudes trahissent une humiliation profonde.

Un des principaux arguments invoqué contre l'animal est sa prétendue inaptitude au perfectionnement. Est-il besoin de rappeler que certaines races humaines inférieures se sont fait remarquer jusqu'ici par une absence complète de perfectibilité ? A coup sûr, on ne saurait nier que les animaux domestiques ne soient susceptibles des modifications les plus heureuses, et, tandis que l'Australien résiste à tous les efforts tentés pour le civiliser, le lapin pris au piège se prête sans efforts à la domestication.

Que dire de la prévoyance ? Peut-on la refuser aux fourmis et aux abeilles ? Cela semble difficile, et lorsqu'on nous dit : l'homme seul a l'instinct de la propriété, on oublie certainement que, chez certaines races humaines, cet instinct est assez faible pour ne créer qu'une propriété collective, analogue à ce que nous observons chez plusieurs espèces animales, et entre autres chez les moineaux de Paris, qui savent fort bien faire respecter entre eux les circonscriptions de leurs diverses compagnies.

La pitié est certainement un des plus beaux sentiments, mais est-ce un caractère distinctif du genre humain ? L'homme seul est-il capable de compassion ? Lisez, dans Hubert, les descriptions homériques des batailles sanglantes que se livrent souvent les fourmis. Vous verrez que si, dans ces grandes luttes, il y a des vainqueurs et des vaincus, des triomphateurs et des prisonniers, il y a aussi des morts et des blessés, et que ceux-ci ne sont pas abandonnés, mais qu'on les emporte hors du champ de bataille pour les soustraire à la fureur aveugle des combattants ; vous verrez que les ambulances ne sont pas d'invention humaine, et que si nous commençons à peine, en Europe, à comprendre

tout le respect dû aux blessés, les fourmis donnent depuis longtemps, à cet égard, des exemples bons à méditer.

On n'a pas osé contester la mémoire aux animaux.

L'homme, nous dit-on, sait douter et vouloir ; il s'élève par l'ambition au-dessus des animaux et au-dessus de lui-même. Mais qui n'a vu un chien hésiter entre deux routes ? Or, quand il hésite, croit-on qu'il ne doute pas ?

Quant à la volonté et à l'ambition, ai-je besoin de raconter les combats que se livrent dans les ruches les candidats à la royauté ? Si on leur refuse la double qualité de vouloir et d'être ambitieux, je demanderai quel motif les excite à la lutte.

Il est vrai que nous n'avons pas encore vu d'animaux faisant du feu. Mais est-il certain que l'homme ait toujours eu cet art ? N'oublions pas qu'avant d'être le dominateur de la terre, il a végété pendant des myriades d'années. Il a autrefois inventé l'art de faire le feu, comme tout récemment il a inventé les canons rayés ; mais il n'a pas pour cela changé de règne. Était-il moins homme avant de connaître le feu ?

L'homme seul, nous dit-on, a des esclaves (il n'y aurait pas de quoi s'en vanter), et seul, ajoute-t-on, il a des animaux domestiques. J'ai déjà réfuté cette assertion. Les fourmis vont à la guerre pour conquérir des esclaves, et elles savent fort bien réduire certaines espèces de pucerons à l'état de domesticité.

On a parlé encore du *besoin du superflu*.

On veut que ce soit chez l'homme un besoin spécial caractéristique. Je rappellerai cependant que les abeilles passent leur existence au milieu de provisions de cire et de miel souvent superflues, et, d'autre part, vous connaissez l'histoire de ce jeune Australien qui, élevé en Europe et vêtu de bons habits, ne trouvait rien de si agréable que d'aller s'asseoir sur une route, après avoir déposé tous ses vêtements, sans en excepter celui-là même que nous ne considérons nullement comme superflu. Vous savez qu'après plusieurs années passées en Angleterre et après avoir été imbu des meilleures doctrines et d'un certain degré d'instruction, son premier souci, une fois de retour dans son pays, fut de jeter loin de lui les oripeaux de la civilisation et de s'en retourner tout nu dans les bois.

Comment a-t-on pu prétendre que l'homme seul possède la *faculté du langage*, et qu'elle manque aux animaux ? Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que les animaux ont des moyens de se communiquer leurs idées, moyens qui, pour être différents de ceux qui sont usités par l'homme, n'en constituent pas moins des formes diverses de langage. Pour n'en citer qu'un exemple, il n'est pas douteux que les fourmis ont une manière de se parler et de s'entendre, des signes particuliers, une sorte de dactylogie spéciale dont elles font un continuel usage, et qui paraît consister dans les atouchements variés de leurs antennes.

Dans les guerres épiques qu'elles se livrent de tribus à tribus, elles se concentrent les unes pour l'attaque, les autres pour la défense. Des conseils s'assemblent pour proposer la conquête d'une fourmière et prendre jour ; des courriers vont et viennent dans la tribu ; on envoie des éclaireurs, et, d'après leurs rapports, l'attaque est différée ou résolue immédiatement ; dans ce dernier cas, à un signal donné, tout s'ébranle, on se met en marche, on arrive devant la place. Par ordre du généralissime, des fourmis se détachent du gros de l'armée, soit pour aller, en parlementaires, sommer l'ennemi de se rendre, soit pour explorer les abords de la fourmière et voir par quel côté elle est plus accessible à l'attaque. Le plan est alors conçu et l'assaut livré. Si l'attaque réussit, après être entré en vainqueur dans la place, on revient triomphalement avec les prisonniers et tout le butin fait sur l'ennemi, butin qui se compose surtout de pucerons mis à l'engrais. Mais si la résistance de l'ennemi se prolonge, ou si l'on se sent trop faible pour le vaincre, le généralissime envoie ses aides

de camp demander du renfort à la tribu, avant de poursuivre l'attaque ou de livrer un deuxième assaut. On comprend que tout ce mouvement et toute cette stratégie seraient absolument impossibles sans une entente complète des chefs avec les soldats, sans des ordres donnés et reçus, en un mot, sans l'existence de signes spéciaux ou d'une forme particulière de langage propre aux fourmis.

Si les animaux n'avaient pas un langage à eux, comment pourraient-ils faire l'éducation de leurs petits ? C'est pourtant grâce à l'éducation qui lui est donnée par ses parents que le jeune rossignol cultivé et perfectionne les merveilleuses aptitudes dont il a été doué pour le chant. Personne n'ignore que le rossignol né ou élevé en cage est loin d'avoir le talent de l'oiseau en liberté. On a observé, dans les pays où les renards sont chassés et traqués par l'homme, que les petits de ces animaux ont plus de finesse et de prudence que n'en ont les vieux renards dans les pays sauvages. Comment cela peut-il s'expliquer si l'on n'admet que les petits renards ont reçu des leçons de leurs parents, et que ceux-ci ont pu leur transmettre les fruits de leur expérience acquise ? Les animaux ont donc un langage particulier dont ils se servent pour communiquer entre eux, et que nous ne comprenons pas plus qu'ils ne comprennent le nôtre...

Docteur BRODA.

DEVOUEMENT FILIAL

Une femme, restée veuve avec trois garçons, ne subsistait que du produit de leur travail souvent insuffisant. La vue d'une mère chérie, infirme et manquant du nécessaire, leur suggéra la plus étonnante résolution. On venait de publier que quiconque livrerait à la justice le voleur de certains effets toucherait une somme considérable. Les trois frères conviennent que l'un d'eux passera pour ce voleur, et que les autres le mèneront au juge. Ils s'en remettent au hasard pour savoir celui qui pourra ainsi témoigner son amour filial et le sort tomba sur le plus jeune, qui se laisse lier et conduire comme un criminel.

Le magistrat l'interroge : il répond qu'il a commis le vol. On l'envoie en prison, et ceux qui l'ont conduit reçoivent la somme promise. Leur cœur s'attendrit alors sur le danger que court leur frère ; ils trouvent le moyen d'entrer dans la prison, et, croyant n'être vus de personne, ils l'embrassent et l'arrosent de leurs larmes. Le magistrat les aperçoit par hasard, et surpris d'un spectacle si nouveau, donne l'ordre de suivre ces deux délateurs et de ne les point perdre de vue qu'il n'ait éclairci un fait si singulier.

Le domestique s'acquitte de la commission et rapporte qu'ayant vu entrer ces deux jeunes gens dans une maison, il s'en était approché et les avait entendus raconter à leur mère ce qu'on vient de lire ; qu'à ce récit, la pauvre femme avait jeté des cris lamentables et qu'elle avait ordonné à ses enfants de reporter l'argent qu'on leur avait donné, aimant mieux mourir de faim que de conserver la vie au prix de l'honneur de son fils.

Le magistrat, admirant cette piété filiale, fait venir le prisonnier, l'interroge de nouveau sur son prétendu vol, le menace même du plus cruel supplice ; mais le jeune homme reste inébranlable. " Ah ! c'est trop ! dit le magistrat... Enfant, votre conduite est sublime ! " il en informe aussitôt les autorités, et quelques personnes charitables s'empressent de procurer aux trois frères une position honorable.

3

7

Si quelqu'un de nos abonnés ont les Nos. 3, 7 et 8 du dernier volume de l'Opinion Publique et peuvent en disposer, nous leur serons obligés pour un ou des Nos. ci-dessus qu'ils nous feront parvenir, et pour lesquels nous paieront le prix de souscription. Ceux qui nous les feront parvenir voudront bien écrire sur l'enveloppe leur nom et adresse.

8

LA CIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND.